



TEXTE Yann Bouchez

AVEC SON ÉTERNEL carré mi-long et ses imposantes lunettes de soleil, noires, elle est devenue une figure aussi connue que les stars qui s'affichent en couverture de « son » magazine. Après trente-sept années passées à la tête de l'édition américaine de *Vogue*, Anna Wintour, 75 ans, lâche les rênes de la célèbre revue de mode. L'heure de la retraite n'a pas encore sonné pour autant : la « papesse de la mode » reste directrice éditoriale internationale de *Vogue* et responsable globale du contenu de Condé Nast+.

*Le Monde* a longtemps ignoré le personnage, avant de le scruter avec intérêt. Son nom apparaît pour la première fois dans le journal le 22 octobre 1997, au détour d'une page mode sur les collections du printemps 1998, qui « célèbrent des silhouettes aux jambes nues, prêtes à entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle ». La journaliste Laurence Benaim s'intéresse au créateur autrichien Helmut Lang, encensé par le milieu. « Directrice chez *Vogue* USA, Anna Wintour, écrit Laurence Benaim, a récemment déclaré à l'hebdomadaire italien *Panorama* qu'elle aurait bien aimé voir Helmut Lang engagé chez Yves Saint Laurent. » Les lecteurs n'en apprendront pas plus, alors qu'Anna Wintour dirige le magazine depuis 1988.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1998, *Vogue* met à la une la première dame des États-Unis, Hillary Clinton. De quoi susciter l'intérêt de Sylvie Kauffmann, alors que le pays traverse les soubresauts de l'affaire Lewinsky. « Les photos, relève la journaliste, furent confiées à l'une des plus grandes stars du genre, la photographe Annie Leibovitz qui, pour la couverture, a fait poser Hillary Clinton dans un décor rouge et or (c'est le numéro de Noël), dans une robe du soir de velours bordeaux sombre, signée Oscar de la Renta, boucles d'oreilles Cartier en perles et diamants, sous le titre "L'extraordinaire Hillary Clinton". » Sylvie Kauffmann trouve l'article consacré à Hillary Clinton « particulièrement élogieux », dans la droite ligne de la « très glamour rédactrice en chef Anna Wintour », qui parle de la First Lady en des termes dithyrambiques, semblant ainsi afficher ses préférences partisanses. Il faut attendre l'automne 2006, et la sortie d'un film retentissant, pour que *Le Monde* se penche

de plus près sur le phénomène Wintour. Le 27 septembre 2006, Thomas Sotinel chronique *Le diable s'habille en Prada*, de David Frankel, l'histoire d'une « directrice et souveraine maléfique » d'un mensuel de mode, interprétée par Meryl Streep. Le film est « tiré d'un roman de Lauren Weisberger qui, par une amusante coïncidence, fut l'assistante d'Anna Wintour, directrice britannique de l'édition américaine de *Vogue*, indique le chroniqueur. La romancière a toujours fait savoir que toute ressemblance était fortuite. D'ailleurs, Anna Wintour a assisté, vêtue par le styliste italien, à la première du *Diable*... ». Ressemblances fortuites ? Le 7 octobre 2006, dans un numéro du *Monde 2* – ancêtre de *M Le magazine du Monde* – consacré à la mode, Samuel Blumenfeld démonte minutieusement cette thèse. Dans l'article « Anna Wintour maîtresse du bon goût », il décortique la « tyrannique patronne de *Vogue* ». Sur le plan physique, « un croisement improbable d'Audrey Hepburn et d'une gardienne de pensionnat ». Managérial, « ses assistantes doivent se soumettre à un ordre militaire, impitoyable et arbitraire, où règne le culte du chef. Leur tâche demande à la fois des talents d'organisatrices, de souffre-douleur et de femme de ménage ». Une intransigeance qui a porté ses fruits : « Anna Wintour peut faire modifier à sa guise les dates des défilés à Paris. (...) Elle n'apparaît jamais sans ses gardes du corps attirés. Son goût a valeur absolue. Elle fait et défait les modes. » Samuel Blumenfeld s'amuse des pudeurs de l'équipe du film *Le diable s'habille en Prada* : « Même avec un pistolet sur la tempe, ils n'oseraient prononcer le nom d'Anna Wintour. » Il reconnaît du talent à cette patronne qui porte une « conception esthète du magazine de mode », « l'une des premières à concilier deux versants de la mode, élitiste et populaire, en principe antagonistes ». La voix d'Anna Wintour porte, bien au-delà du monde de la mode. En 2012, elle soutient ostensiblement la réélection de Barack Obama. Elle réunit une vingtaine de créateurs qui ont accepté de créer des produits militants ; « Sur le site Internet officiel de la campagne, *barackobama.com*, le tee-shirt Marc Jacobs "I vote Obama" est vendu 45 dollars (34 euros). Le sac

imaginé par la styliste américaine Vera Wang est proposé à 85 dollars (64 euros) (...). En quelques mois, [Anna Wintour] est devenue l'une des importantes "bundler" de la campagne d'Obama, entendez le veuve de fonds », écrit Louise Couvelaire, le 31 mars 2012, soulignant que, en « deux dîners, elle a récolté plus de 500 000 dollars (près de 379 000 euros) ». Mais « la grande prêtresse de la mode » ne s'arrête pas à l'étiquette : elle était déjà présente au mariage de Donald et Melania Trump en 2005, rappelle *Le Monde* après la première élection du milliardaire à la présidence des États-Unis. Présente aussi, en mars 2018, au dîner des créateurs organisé par Emmanuel Macron, fraîchement arrivé à l'Élysée. La journaliste Elvire von Bardeleben relève qu'elle figure « à la table d'honneur du couple Macron », aux côtés de Jean Paul Gaultier, d'Olivier Rousteing ou de Maria Grazia Chiuri. Le 31 décembre 2022, Maud Gabrielson chronique la sortie d'Anna (Flammarion), première biographie « non autorisée ». Et la journaliste de citer l'autrice, Amy Odell, sur le pouvoir de la patronne de *Vogue* aux États-Unis, capable d'obtenir un accès exclusif au mariage de Naomi Biden, la petite-fille de Joe Biden, ou l'annonce de la retraite de la star de tennis Serena Williams : « Elle n'est pas seulement la rédactrice en chef d'un grand magazine de mode, elle a aussi l'oreille des puissants. »

De quoi lui permettre, le 23 juin 2024, en pleins préparatifs des Jeux olympiques, de privatiser la place Vendôme, à Paris, pour organiser un grand raout, *Vogue* World, spectacle que *Le Monde* juge « gloubiboulguesque » et « indigeste ». « Elle a beau avoir passé l'âge de la retraite (75 ans), être sans cesse critiquée pour sa vision passiste de la mode, son manque d'ouverture d'esprit, sa gestion des magazines Condé Nast atomisée par de rudes coupes budgétaires... l'année 2024 a été l'occasion pour Anna Wintour de montrer qu'elle restait au centre de la galaxie mode et que son pouvoir, loin de s'émousser, pouvait encore croître », écrit Elvire von Bardeleben dans *M Le magazine du Monde*, le 14 décembre 2024. Anna Wintour pourrait bien influencer le monde de la mode encore quelques années. (M)

LE 22 OCTOBRE 1997, LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT

# ANNA WINTOUR